



Des jouets ... pour les enfants du monde !

F. Henri MARTINEAU
Communauté de Machecoul



Comment est née cette passion pour le travail du bois ?

L'histoire commence en 1972, j'ai effectué mon second noviciat à Rome ; quand j'ai eu terminé, je suis revenu à Noël, j'ai retrouvé la ville de Chinon, là où je vivais et travaillais avant mon départ pour Rome. Evidemment, mon poste d'enseignant était pris ! J'étais professeur de français, histoire-géo dans le Collège Saint-Joseph. On m'a tout de même laissé à Chinon : j'ai fait quelques remplacements, quelques surveillances ; mais le reste du temps, il fallait bien que je m'occupe. Je me suis donc fait un petit atelier : je travaillais beaucoup la soudure, un peu le bois mais je n'avais pas de machines, pourtant je faisais des jouets, des objets pour les enfants.

En 1974, j'ai proposé à la directrice du collège Saint-Joseph, une tombola ! Je lui ai dit : « *Je vais tout organiser : chaque carnet aura un lot, je les fabriquerai en grande quantité et il ne restera qu'à acheter quelques lots plus importants...* » et c'est ce que j'ai fait.

J'ai fait imprimer 1700 carnets et j'en ai vendu... presque 1700 ! cela a rapporté 15000 francs, (l'équivalent aujourd'hui d'un peu plus de 3300€ !)



Explication d'un magnifique jouet en bois... tout coloré !

Quelques temps après j'ai fait ma retraite annuelle à La Peyrouse, et le provincial nous a parlé du Brésil... mais sans plus. Finalement, cela m'a peut-être marqué... Quelques semaines après, pendant une insomnie, je me suis dit : « *On prêche d'aider les autres, (j'avais une classe de catéchèse en 6^{ème}), mais dans la pratique qu'est-ce qu'on fait ? On ne fait rien.* » Les insomnies sont toujours fructueuses c'est là qu'on réfléchit le mieux !

Pendant cette nuit, j'ai donc réfléchi et je me suis dit : on va faire un bougeoir en cep de vigne ; chaque enfant fabriquera son bougeoir, le vendra, et on enverra l'argent au Brésil à Diamantina. Voilà, c'était mon projet. A l'époque, à Diamantina se trouvait le F. Gérard Grimaud. Nous étions d'ailleurs du même groupe de formation. Donc c'est ce qui s'est fait : les enfants grattaient les ceps de vigne pour préparer le bougeoir, enlever l'écorce, pour que ce soit beau. On a fait les trous, 3 ou 4 pour mettre les bougies...! La somme que nous avons envoyée à Diamantina correspondait à deux salaires minimums, pour un employé. C'était une bonne chose ! Nous avons fait cela tous les ans !

En 1980 ou 1981, on m'a demandé d'assurer la responsabilité du CCFD de Chinon ; à vrai dire, je n'avais pas trop le temps, entre les enseignements, la fabrication de mes objets... mais je l'ai, malgré tout, accepté. En octobre 1982, je reçois une lettre du provincial, F. Camille Couton qui m'écrit : « *Est-ce que tu accepterais d'aller au Brésil ?* » La réponse dans ma tête était toute faite... mais je me suis dit intérieurement : « *Je vais faire semblant de réfléchir, ça fera plus sérieux...* » et j'ai attendu une semaine avant de donner ma réponse...et bien sûr j'ai dit OUI... Si j'avais refusé, je n'aurais pas eu la conscience tranquille.



Vraiment c'était la Providence comme on dit...

Je me souviens qu'en 1954 quand j'ai commencé à enseigner, je pensais : « *Pourvu qu'on ne m'envoie pas aux 'cinq cents diables' !!!* » mais tout au long de ces années, cette notion d'éloignement avait mûri en moi... ! En revanche, dire que c'était facile c'est une autre histoire...certes, j'étais prêt à partir au Brésil, mais un départ c'est toujours dur. Vous quittez tout : vous lâchez votre famille, votre travail, votre pays, c'est le cas de tous... Vous partez avec deux valises et vous revenez 40 ou 50 ans après... avec deux valises !

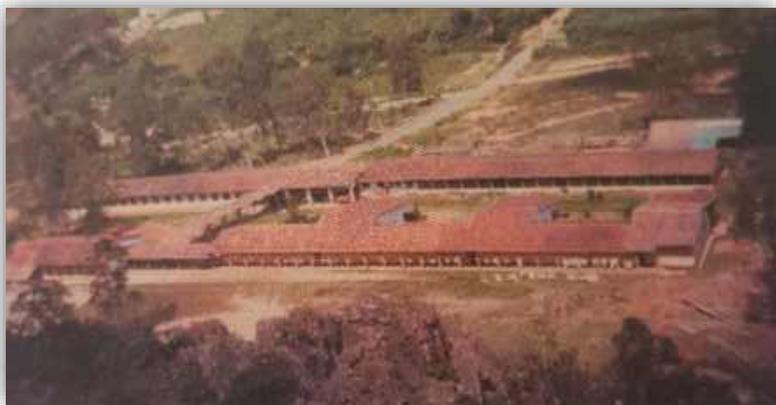
Pourquoi le provincial vous a demandé de partir au Brésil ?

On me demandait d'aller au Brésil pour remettre sur pied l'atelier de menuiserie alors que moi j'étais davantage porté sur le travail du fer. On est parti à deux, le même jour, avec F. Michel Tardy qui pourtant lui était menuisier et ce n'est pas lui qu'on a appelé... quand j'y pense, c'est quelque chose qui me dépasse...

Sur place j'ai dû bénéficier d'une formation car je devais apprendre... un menuisier venait me donner des cours... au niveau de la langue aussi, j'ai dû apprendre. Je connaissais l'Assimil par cœur, mais quand j'ai entendu parler je n'ai rien compris ! Mais j'avais quand même acquis de bonnes bases.

Je voudrais insister sur un point : Mon admiration pour les pionniers ! il y en a deux à Diamantina : F. Gérard Grimaud et F. René Chéné et puis deux autres à Passos F. Natal, italien, et le F. Roger Bourcier. Le travail qu'ils ont fait, là où ils étaient, chacun, suscite chez moi une profonde admiration. Nous, les successeurs, nous n'avions qu'à continuer, et ça, on ne le dira jamais assez ! Je suppose qu'au Sénégal, à Madagascar, à Haïti, c'est pareil, pour TOUS !

Tout comme ceux qui sont restés en France et qui se sont dévoués quelle que soit leur profession, l'investissement de chacun, là où il se trouve c'est très important.



Etablissement à Diamantina

Comment a commencé l'histoire de Diamantina ?

Cela a été fondé en 1911, par la sœur Louisa, sœur de saint Vincent de Paul. Les sœurs avaient un collège mais la sœur Louisa était un peu à l'écart du collège et avait à cœur de s'occuper des enfants de la rue, des petits mais aussi des jeunes jusqu'à 18 ans.

Déjà en 1911 ?

Oui et une association a été créée : la société Protectrice de l'enfance. On leur a donné une propriété. Diamantina est une ville construite à flanc de coteau : c'est tout en pente, ça monte, ou ça descend ! La société a fondé « l'asile » (mot qui vient de l'italien asilo = orphelinat) qui recevait ces enfants ; la sœur Louisa les nourrissait, ils allaient travailler un peu à gauche et à droite. Quand la sœur Louisa est décédée, la succession fut difficile.

Vers 1967, les frères déjà avaient presque quitté l'enseignement au Brésil ; l'État avait pris le relais et les collègues de frères étaient un peu en surplus, c'est pourquoi après le Concile, les frères se sont orientés vers les pauvres. Il y avait des frères italiens qui enseignaient au Brésil, les français sont arrivés après.

Le F. Natal, un italien, était un peu comme la sœur Louisa : à l'extérieur, à Carmo, il tenait à s'occuper des enfants de la rue, puis à Passos avec le F. Roger Bourcier ; en 1968, ils ont fondé le CAPP (Centre d'Apprentissage Pour les Enfants de Passos) pour s'occuper des enfants plus ou moins à la rue.

Comment les frères sont-ils arrivés à Diamantina ?

C'est un juge d'enfants qui a demandé à l'évêque qu'une congrégation s'occupe des enfants à Diamantina. F. Natal est allé voir et en janvier 1969 les frères sont arrivés à Diamantina. F. Jean Lounay, qui était professeur est arrivé et a tenu un an. C'était trop dur, il a été remplacé par F. Gérard Grimaud. (*photo de l'édifice p.5*) L'édifice a été nommé : l'EPIL, en hommage à la sœur Louise. C'était très grand : trois dortoirs pour les internes avec trois petites maisons prévues avec chacune une famille pour encadrer les jeunes, mais cela ne s'est pas fait... il y avait les ateliers (seulement les bâtiments) qui ont été aménagés, peu à peu, par le F. Gérard Grimaud : l'imprimerie, la menuiserie, la serrurerie, le rebobinage des moteurs et une salle de classe pour le renfort scolaire des enfants.

Donc combien d'années êtes-vous resté à l'EPIL à Diamantina ?

Après trois mois et demi d'études de la langue, à Brasilia, je suis arrivé à Diamantina vers le 20 décembre 1983. J'y suis resté jusqu'au 14 juillet 1990. Pendant deux ans j'ai appris et enseigné la menuiserie. Au mois d'août 1985, le F. Gérard Grimaud a quitté Diamantina et j'ai dû lui succéder à la direction du Centre et présence à l'imprimerie. En 1990, je n'en pouvais plus et je suis parti à Passos (à 650 kms); mais là j'étais en surplus... Le F. René Chéné enseignait le découpage du contreplaqué à plusieurs groupes de garçons ; j'ai donc dû trouver autre chose. Je me suis lancé, avec les enfants, dans le travail du bois et l'utilisation des petites machines (tour à bois, perceuse, ponçuse, etc...) jusqu'au jour, où, en 1992, un médecin de Poiré sur Vie (Vendée), ancien élève du F. Claude Perraud, à Challans, nous a rendu visite et m'a dit : *« Je connais quelqu'un au Poiré, qui peut vous aider »*. Un monsieur qui vivait près de chez moi, qui donnait des cours à l'IMP de la Roche sur Yon, à des enfants en retard scolaire ; il fabriquait des objets et avaient des livrets explicatifs. J'ai reçu les livrets et je m'y suis mis !



Nous avons commencé par la fabrication d'une voiture de sport, une 24h du Mans. C'était le premier travail des enfants. Ils avaient tout à apprendre : tracer, mesurer, utiliser l'équerre, scier, poncer, etc... Le travail terminé, ils venaient le montrer. Quand il y avait une erreur, ils devaient la trouver. S'ils ne trouvaient pas je les aidais. Bref, à la fin, la voiture était terminée... Quelle réussite pour chacun de ces enfants de 10-11 ans !

En 1999, on a essayé ce travail avec 5 filles, jointes aux garçons. Cette mixité a été une très bonne chose : cela stimulait les garçons. Les filles ont appris même l'usage des machines, si bien que, lorsqu'elles commençaient leur apprentissage en atelier de confection, elles savaient mesurer et n'avaient pas peur des machines.



Et en 2003, quand le F. Roger Drapeau m'a remplacé dans l'atelier, c'est l'une des ces filles qui avait alors 15 ans, qui l'a initié à ce genre de travail.

Une fois la voiture terminée j'ai dû trouver d'autres modèles : j'ai pensé au tracteur parce qu'il y avait tous les secrets de la profession de menuisier dans ce modèle. Et ça a marché ! Ils ont tous fait leur tracteur soit 26 pièces différentes. Une fiche à suivre pour chaque pièce, un tableau avec chacune des pièces comme modèle et un tracteur monté, les guidaient dans leur fabrication. Ce travail a pris plusieurs mois. Autres objets fabriqués : remorque pour le tracteur, avions (un peu plus compliqué que le tracteur) et enfin, un camion. A ce stade-là, ils n'avaient plus qu'à apprendre l'utilisation de la scie sauteuse. Quel bonheur pour ces enfants !

En 2003, on m'a rappelé à Diamantina, jusqu'en 2009. J'y ai lancé le même apprentissage pour les enfants.

En 2011, c'est votre retour en France, exact ?

Quand mon retour a été décidé, j'ai écrit à Mr Patrick Padiou en lui disant que je rentrais en France. Lors d'un repas chez lui, il m'a demandé : « Qu'est-ce qu'il vous faut comme machines pour travailler ? Une perceuse à colonne, une ponceuse, une scie circulaire...? »

Je suis arrivé à Machecoul en septembre 2011, (j'avais 77 ans) et j'ai commencé par tout nettoyer de l'ancien atelier. C'était dur ! et c'est vrai, il me manquait les machines.

Un jour, Patrick Padiou est arrivé avec les machines dont j'avais besoin et même plus. J'ai donc pu commencer. Inconsciemment, j'étais profondément marqué par le Brésil et ce que j'y avais vécu. J'ai décidé de donner tous mes objets en bois d'abord aux associations : Sol'Esperança, qui nous a tant aidés à Diamantina, Cœur du monde dont le président est Patrick Padiou, aidant les enfants du Sénégal, de Madagascar et d'Haïti, Munay aidant les enfants du Pérou, « *Diamantine ton coeur* » aidant les enfants de Diamantina et puis une association de Saint-Sébastien, œuvrant pour Madagascar.



Machines offertes par Patrick Padiou, lors de mon arrivée à Machecoul.



Le F. Henri passe des journées entières dans son atelier à Machecoul, à fabriquer, non seulement des jouets pour les enfants du monde... mais aussi de magnifiques petites crèches qui font la joie de tous au moment de Noël, ainsi que des statues ou des bougeoirs tout à fait originaux !



Pour rentrer dans vos frais, ces jouets vous les vendez ?

Ces jouets, je les donne. D'abord mes frais sont minimes, puisqu'on me donne beaucoup de chutes de bois. Et puis, comment pourrais-je demander, ne serait-ce qu'un euro par jouet, à des associations qui nous ont aidés ou viennent au secours des enfants. Quand on sait qu'avec un euro, à Haïti un enfant a droit à son assiette de riz et à sa scolarisation pendant 5 jours ? Non, vraiment je ne ferai rien payer, mon travail sera gratuit.

Comment viviez-vous à Diamantina ?

Le nombre des enfants a augmenté petit à petit ; pour la plupart, c'étaient des orphelins, ou des enfants ayant des problèmes de famille, plus ou moins à la rue. Nous avons atteint le nombre de 78, le maximum possible. J'ai calculé plusieurs fois le coût et chaque fois, le résultat a été le même, soit un salaire minimum par enfant par mois. Nous recevions très peu de dons. Nous devions vivre de notre travail. Je me suis toujours demandé comment nous avons réussi.

Pourriez-vous nous donner un exemple d'enfant que vous avez accueilli ?

Je pourrais vous en donner de nombreux, mais un m'a particulièrement marqué. Au début de 1990, notre éducatrice vient me voir et me dit : « *Frère, auriez-vous une place pour un enfant qui risque d'être tué s'il reste chez lui (à une cinquantaine de kms de Diamantina). Voici la situation : cet enfant Mathusalem, 7 ans, a eu une bagarre avec son frère un peu plus âgé. Celui-ci a pris le fusil pour le tuer. Leur mère s'est interposée et c'est elle qui a été tuée. Maintenant cet enfant ne peut rester à la maison où il risque d'être abattu* ». Bien sûr j'ai accepté l'enfant qui ne nous a causé aucun problème. Il a grandi, étudié, puis fait son apprentissage en imprimerie. À 18 ans, il devait sortir du Centre. Il est entré au séminaire de la ville et a été ordonné en 2009. Lors de la messe d'adieu des frères à leur départ de Diamantina en 2009, c'est lui qui a fait le discours d'adieu. J'en ai les yeux humides en y repensant !

Quelle serait votre conclusion après ce reportage ?

Je n'ai qu'un mot sur les lèvres : une immense action de grâces ! Remercier le Seigneur pour le bien qu'Il a permis aux frères de réaliser au Brésil... entre autre !

♨ Quel meilleur témoignage que celui de nos anciens élèves devenant nos concurrents dans la profession que nous leur avons apprise !

♨ Quel meilleur témoignage que celui de nos anciens élèves de l'imprimerie, une trentaine travaillant à Belo Horizonte, capitale de l'Etat du Minas, qui accueillent les enfants quittant l'EPIL pour gagner leur vie dans la grande ville !

♨ Quel meilleur témoignage que celui de ces mêmes élèves qui, chaque année, organisent une fête de Noël, avec cadeaux et après-midi de fête, pour les enfants de l'EPIL !

♨ Et enfin quel meilleur témoignage que celui des anciens ou amis, qui n'hésitent pas à venir en France (20000 kms aller et retour) non pour visiter le pays ou sa capitale, mais pour rendre visite aux frères ! Rendons grâce à Dieu pour l'œuvre accomplie !

